

Par précaution, la prescription du THS est mise sous haute surveillance.

Le cœur et les seins limitent le traitement de la ménopause

Des consignes claires et des traitements de la ménopause prescrits au compte-gouttes. Hier, l'Agence française pour la sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps) a annoncé ses dernières recommandations sur les traitements hormonaux substitutifs de la ménopause (THS) à base d'œstrogènes. Au même moment, l'Agence européenne du médicament et celles de tous les pays membres en faisaient autant. Rien d'alarmant, mais la mesure est prudente. Dix millions de femmes en France sont ménopausées. Et «entre 30% et 50% des femmes entre 48 et 64 ans reçoivent un THS», indique Anne Castot, responsable du département de vigilance de l'Afssaps. Aux femmes «en bonne santé», sans bouffées de chaleur, sueurs nocturnes, sécheresse cutanée ou symptômes dépressifs liés à la ménopause, et sans facteurs de risques de fragilité osseuse, «l'administration d'un THS n'est pas recommandée en raison d'un rapport bénéfice/risque défavorable», prévient l'Afssaps. Celles dont les symptômes de la ménopause «ont un retentissement sur la qualité de vie» peuvent bénéficier du THS. Mais «à la dose minimale, pour la durée la plus courte possible, avec une réévaluation régulière». Et, si possible, «sans dépasser plusieurs années». Celles qui l'avaient choisi pour prévenir ou traiter seulement leur ostéoporose sont invitées à y renoncer.

Moins une ligne. Depuis hier, sauf exception, les notices d'utilisation des THS ont

perdu une ligne. Ils ne doivent plus être prescrits en première intention pour la prévention de l'ostéoporose. Même si leur efficacité est démontrée, d'autres traitements devraient pouvoir faire l'affaire et les remplacer. «C'est seulement chez les femmes avec un risque de fractures élevé que l'administration d'un THS pourra être envisagée, si celles-ci présentent une intolérance à un autre traitement indiqué dans cette situation.» En ultime recours. Alors qu'il fut un temps où l'Afssaps recommandait le THS «dans la prévention de l'ostéoporose post-ménopausique, que la femme ait des troubles ou non». C'était en janvier dernier. Depuis, les traitements hormonaux de la ménopause continuent d'accumuler les reproches. Et les études épidémiologiques n'en finissent pas de distiller les éléments à charge. Les risques? «Minimes», conviennent pourtant les experts de l'Afssaps. Principalement le cancer du sein. Mais aussi les risques cardiovasculaires et thrombo-emboliques veineux. C'est l'étude américaine dite WHI (*Women's Health Initiative*) qui a semé le doute la première. Elle inclut plus de 16 000 femmes ménopausées, réparties en deux groupes, et prévoit de comparer la santé de celles sous traitement et celle des autres. Elle est interrompue en

2002. Le groupe des femmes sous traitement semble développer plus de cancers, diagnostiqués, en outre, à des stades plus

avancés.

«Sur-risque». Cet été, une étude britannique incluant plus d'un million de femmes enfonce le clou. Non seulement le THS ne prévient pas les risques cardiovasculaires et les démences provoquées

par la mauvaise irrigation du cerveau, mais il semble provoquer des cancers du sein. Les autorités sanitaires commencent à voir ce best-seller de la pharmacie d'un autre œil. Les gynécologues tempèrent. «On sait depuis toujours que les œstrogènes stimulent la multiplication des cellules, et que le sein est l'un de leurs organes cibles», explique Frédérique Kuttenn, chef du service d'endocrinologie à l'hôpital Necker à Paris et experte auprès de l'Afssaps. «On était dûment prévenus. Mais les femmes l'acceptaient pour une qualité de vie meilleure.» Un «sur-risque» de cancer du sein de 6 pour 1000 pour

cinq années de traitement, rien de «fulgurant». Un «sur-risque» de problème cardiovasculaire de 0,7 pour 1000 pour un an de traitement. Insuffisant pour que les femmes gênées par leur ménopause renoncent à un meilleur confort de vie. «Ce sont des médicaments, pas des yaourts au soja», ajoute Anne Gompel, du service de gynécologie de l'Hôtel-Dieu à Paris. Il ya des risques, mais très faibles.» Rapportés à plusieurs millions d'utilisatrices, ils pourraient tout de même être à l'origine de plusieurs dizaines de milliers cas de cancers du sein supplémentaires. ◆

JULIE LASTERADE